

des tablettes; et dans la partie basse, où elle tend à être moindre, on la conserve par l'épaisseur du mur et par l'étoffe de laine dont il est couvert. Enfin, pour rendre la chaleur moins desséchante, et la maintenir aussi humide que celle qui s'exhale de la poule assise sur ses œufs, on place dans le couvoir de l'eau dont la vapeur est appréciée par un hygromètre de l'invention de l'auteur.

LE PIGEON DOMESTIQUE ET SES VARIÉTÉS.

(*Columba domestica.*)

On attribue au *pigeon roussard* (*columba guinea*, Lath), au *pigeon à taches* d'Edwards et au *biset*, les nombreuses variétés de pigeon domestique que se plaisent à élever les amateurs. Le tableau suivant énumère toutes celles qui sont pour les pigeonniers, soit un ornement, soit une ressource précieuse.

LE PIGEON DE COLOMBIER OU BISET.

(*Columba livia*, Var.)Sous-variété. Le *pigeon brun du Mexique*, *C. fusca*.1^{re} RACE. Le pigeon mondain, *columba mansuefacta*.

A. Le gros mondain.

B. Le mondain patu ordinaire.

C. Le mondain de Berlin.

§. Le patu Limousin.

§§. Le patu et huppé.

D. Le mondain patu plongeur ou planeur.

E. Le mondain frisé.

F. Le capé du Mans.

G. Mondain coquille Hollandais.

H. Le mondain volant messager.

§. Le pigeon volant soie.

I. Les pigeons suisses.

§. A collier doré.

K. Les pigeons maillés.

2^e RACE. Le pigeon miroité, *columba specularis*.3^e RACE. Le pigeon grosse-gorge, *columba gutturosa*.

A. Le tillois.

B. Le claquart ou le batteur.

C. Le cavalier, métis du patu et du Lillois.

- 4° RACE. Le pigeon culbutant, *columba giratrix*.
A. Le culb. anglais ou le trumbler.
- 5° RACE. Le pigeon tournant, *columba girans*.
- 6° RACE. Le pigeon trembleur ou paon, *Columba talicauda*.
A. Le tremblant de la Guiane.
B. Le tremblant à queue étroite (métis du glou-glou et du paon).
- 7° RACE. Pigeon hirondelle, *columba hyrundinina*.
A. Le pigeon heurté.
- 8° RACE. Pigeon tambour ou glou-glou, *Columba tympanians*, Frisch.
A. Le patu de Norwège.
B. Le patu crapaud-volant, métis du glou-glou et du volant.
- 9° RACE. Le pigeon nonnain, *columba cucullata*.
A. Le maurin.
B. Le capé, métis d'un nonnain et d'un mondain.
- 10° RACE. Le pigeon à cravate, *columba turbita*.
- 11° RACE. Le pigeon Polonais, *columba brevisrostrata*.
A. Le Polonais beuin.
- 12° RACE. Le pigeon romain, *columba campana*.
A. romain ordinaire.
B. Le café au lait.
C. Le cavalier (*columba eques*).
D. Le cavalier faraud.
- 13° RACE. Le pigeon turc, *columba carunculata* ou *turcica*.
A. L'ordinaire à tête nue.
B. Huppé.
- 14° RACE. Le pigeon bagadais, *columba fortirostrata*.
A. Le batave.
B. Le bagadais à tête grise.
C. Le petit batave.

Les pigeons et les tourterelles sont granivores; ils mangent nos diverses graines céréales, le sarrasin, le maïs, les pois, les lentilles, les féverolles, les graines des baies de raisin, le chenevis, l'alpiste, le millet, etc.; mais en domesticité, dans les volières surtout, la vesce. Cette dernière est à la fois leur nourriture la plus économique et la plus saine. Ils la digèrent très bien: si elle est incommode quelquefois, c'est seulement dans certaines dispositions malades. Au contraire, on a remarqué: 1° que le blé, lorsque ces oiseaux sont enfermés

dans une volière, les relâche beaucoup ; peut leur donner un dévoiement dangereux, retarder la ponte des femelles, et rendre inféconds les œufs ; 2° que les grains de raisins dont ils sont friands, relèvent leurs forces et leur sont très utiles en hiver ; 3° que les semences de l'alpiste et le chenevis sont un stimulant énergique pour eux ; et même un échauffement malsadif, ou une irritation inflammatoire du tube digestif peuvent naître de l'usage un peu prolongé d'une pareille nourriture.

D'après les effets différens de chaque espèce de graines sur l'organisme des pigeons, on sera à même de juger quand on devra préférer celle-ci à celle-là, corriger les inconvéniens des unes par l'action opposée des autres ; il n'est pas superflu d'ajouter ici, que la vesce la meilleure est pesante, dure, d'un noir luisant et foncé, et qu'elle doit avoir au moins un an, et mieux deux ans. Lorsqu'elle est très nouvelle et qu'elle est récoltée depuis moins d'un an, elle peut troubler la santé des pigeons, et surtout des jeunes pigeons, et amener un dévoiement dangereux, mortel même, si l'on n'y apporte un remède prompt et presque sûr : le sel marin.

Mais les goûts, les appétits divers que montrent pour chaque espèce de substance alimentaire, les pigeons que l'on tient enfermés dans les volières, doivent engager à varier de tems en tems la nourriture. La seule précaution à prendre est de leur laisser habituellement celle qui d'après l'expérience, leur est le plus ordinairement salutaire ; on peut aussi les accoutumer, et cela est facile, à manger de la mie de pain, de la pâtée préparée avec le pain, le son, et diverses matières végétales.

Plusieurs espèces de pigeons sauvages, soit par un goût naturel, soit par nécessité, mangent des insectes, divers petits coquillages. On ne voit le pigeon domestique les imiter dans l'usage de pareils alimens, que lorsqu'il y est poussé par le besoin ; mais on a pu en accoutumer à prendre habituellement de la viande hachée. Leur tube digestif ne paraît pas au reste formé pour triturer une semblable matière alimentaire ; tout dans ce tube et dans ses annexes annonce qu'il doit spécialement agir sur des substances végétales, sur des graines le plus ordinairement.

La laitue cultivée et très tendre, et l'oseille sont assez recherchées par les pigeons ; surtout les feuilles d'oseille parais-

sent leur être agréables. Ce sont pour eux moins un aliment qu'une sorte d'assaisonnement. Il en est de même du sel marin.

Cette dernière substance ne saurait être nutritive, mais elle est salubre aux pigeons, elle facilite leurs digestions, et devient souvent un véritable remède pour plusieurs de leurs maladies, aussi a-t-elle pour eux un puissant attrait. Ces oiseaux entreprennent de véritables voyages pour satisfaire leur goût le plus vif. On les voit prendre leur vol pour aller quelquefois jusqu'à six lieues de leur demeure, gagner les bords de la mer; là, ils cherchent du sel dans les falaises, et pendant des heures entières ils sont uniquement occupés à becqueter les débris des matières nombreuses et variées qui peuvent en offrir des efflorescences. Les fontaines d'eau salée qui existent dans plusieurs pays, sont également visitées, comme les rivages de la mer, par les pigeons des contrées environnantes. Cette observation et l'expérience ont engagé depuis un tems immémorial, à donner du sel marin aux pigeons de colombier et de volière. Mais l'on a appris aussi que, s'il leur est très avantageux lorsqu'ils en prennent une quantité modérée, il peut leur devenir fréquemment nuisible, s'ils en usent trop souvent et en quantité trop grande à la fois. Alors ont été imaginées plusieurs manières de leur présenter le sel, presque toutes plus ou moins bizarres, dégoûtantes, ou mal entendues, ou nuisibles. Parler des premières serait tout-à-fait superflu. On doit regarder comme nuisibles, celles qui consistent à confectionner une pâte avec un mélange de semences, telles que vesce, cumin, ou autres graines farineuses, de terre un peu grasse et de sel, dans certaines proportions. Les substances nutritives et l'espèce de terre employée dans ces préparations sont alors amenées à un état contraire à la santé des pigeons. Les premières sont devenues difficiles à digérer, l'autre ne peut plus aider l'estomac dans son action compressive sur les graines. Aussi les oiseaux à la conservation desquels les pâtes dont je parle étaient destinées, trouvent souvent dans leur usage, des causes de maladies quelquefois mortelles.

La manière qui paraît la meilleure, de leur présenter le sel, est de leur donner à becqueter un morceau de poisson desséché et fortement salé, comme serait une queue de morue ou un maquereau, etc., destinés à être conservés long-tems. Une queue de morue suffit pour cinquante pigeons. Lorsque

les localités ne permettent pas de recourir à de pareilles substances, soit à cause de leur prix, soit à cause de leur odeur forte et désagréable; on doit placer dans les colombiers et dans les volières, des vases qui contiennent une bonne terre de potager, et à laquelle on mêle de tems en tems à la surface, une quantité de sel ou d'eau salée, en proportion du nombre des oiseaux, et en rapport avec l'espèce de graine dont ils mangent habituellement. On doit penser en effet, que si on est forcé de donner pour principale nourriture une graine qui soit très rafraichissante ou indigeste, etc., une plus grande quantité de sel devient nécessaire; au contraire, il sera convenable d'en diminuer la quantité, si des semences échauffantes sont surtout employées comme alimens.

La situation du lieu où est élevé le colombier et placée la volière, exige encore quelque attention relativement à la quantité de la matière saline qui doit être employée. Si une température basse y règne habituellement, il faut donner davantage de sel. L'observation a appris que c'était en hiver, que les pigeons s'en montrent le plus avides; on en a la preuve, lorsqu'on les voit dans cette saison, attaquer de leur bec des pâtes préparées et desséchées qui leur ont répugné en tout autre tems, mais qui alors présentent seules la matière saline dont ils éprouvent un pressant besoin.

L'espèce de nourriture sèche dont habituellement le pigeon domestique fait usage, et son goût décidé pour les choses qui ont une saveur salée, contribuent sans doute à lui rendre nécessaire une boisson abondante. Par les mêmes raisons, l'eau qu'il boit lui devient d'autant plus salutaire, qu'elle est plus douce, plus aérée, plus pure. L'eau de rivière doit lui être donnée de préférence à toute autre; à son défaut, que ce soit celle que l'homme emploie pour lui-même. Enfin, si l'on n'a que de l'eau de puits, toujours plus ou moins chargée de sels terreux, les pigeons consentiront à la boire; mais il faut s'attendre pour l'ordinaire qu'ils en seront incommodés. Cependant il semble que l'habitude rende, pour eux, moins fréquens les inconvéniens d'une mauvaise eau.

La température à laquelle le pigeon peut prendre sa boisson varie beaucoup. En hiver, il boit l'eau que l'on vient de débarrasser de la couche de glace dont elle était couverte; mais il en boit moins très certainement, et il ne paraît pas se plaire à y enfoncer son bec, ou bien il faut qu'il soit sollicité par une

**

soif vive. En été, une eau fraîche est fort recherchée par lui, et il en prend beaucoup à la fois. Alors celle qui a été échauffée par le soleil lui répugne, et cependant on a vu des pigeons de volière accoutumés à boire de l'eau très chaude, continuer à prendre avec avidité de cette dernière.

Au reste, le goût marqué des pigeons sauvages, de colombier et de volière, pour l'eau chaude, à un degré assez élevé, a été observé dans tous les tems. Les fontaines naturelles d'eau chaude ont toujours été en possession d'attirer les ramiers et les fuyards, et les hôtes des colombiers. Il est amusant d'habituer, dans les volières, les pigeons à boire de l'eau chaude et à s'y baigner. Cela ne se fait que par degrés. Les oiseaux, qui d'abord montrent de la crainte pour la vapeur qui s'élève du liquide, finissent par la braver, et viennent, après quelques mois, plonger leur bec dans une eau presque brûlante, et ils en boivent avec le plus grand plaisir au milieu de cette même vapeur très abondante qu'ils avaient tant redoutée précédemment; il n'est pas douteux que, dans plusieurs de leurs maladies, la boisson et les bains d'eau chaude n'aient des avantages pour eux.

On a accoutumé des pigeons de volière à boire des eaux minérales naturelles et factices. Ils en éprouvent des effets analogues à ceux que chacune de ces eaux exerce communément sur l'homme; remarque singulière, si on considère les différences d'organisation, et moins étonnante si on fait attention à l'espèce de composé que présente chaque eau minérale. On a vu l'eau de seltz naturelle exciter d'une manière très marquée l'appétit des oiseaux auxquels on en a fait prendre, etc.; il n'est pas douteux que les eaux minérales ne puissent entrer utilement dans la médecine et l'hygiène des pigeons domestiques.

On peut et on doit laisser constamment de la boisson aux pigeons de volière et même de colombier, parce que l'observation a appris qu'ils en ont besoin à des époques différentes de la journée, selon que la digestion s'opère chez eux. On pourrait également leur laisser toujours des alimens, mais cela a souvent des inconvéniens sous le rapport de l'économie et sous celui de leur santé. Alors il faut se régler encore sur l'observation pour les heures auxquelles on leur jettera de la graine. Or, elle fait découvrir que c'est particulièrement à leur réveil le matin, et une heure avant que la clarté du jour ne commence à baisser, que ces oiseaux montrent un besoin plus

grand de prendre de la nourriture. On doit alors leur en donner des quantités plus considérables; une demi-poignée de vesce, par exemple, est suffisante par chaque individu. Cependant il faut faire encore une distribution de graines dans le milieu du jour, vers les deux heures après midi. Elle est destinée aux femelles qui couvent. Elles quittent assez régulièrement leurs œufs tous les jours de dix à onze heures du matin jusqu'à trois heures du soir; mais, comme à midi elles ont l'habitude de sommeiller, il est plus convenable de reculer de deux heures environ leur repas.

Il n'est personne qui n'ait vu les pigeons saisir et avaler la graine dont ils se nourrissent. Peut-être n'est-il pas cependant tout-à-fait superflu de dire par quel moyen ils la font passer du bec dans la gorge; c'est en retirant la tête en arrière, et en lâchant en même tems la graine, qu'ils la poussent aussi en arrière et dans leur pharynx. Quand ils ne sont pas mus par un appétit trop grand, un besoin trop pressant, ils reconnaissent parmi les graines qu'on leur offre, celles qui leur sont bonnes, à l'aide du sens de la vue; de celui des saveurs, et même souvent par le simple toucher qu'exercent alors les extrémités des deux mandibules en saisissant l'aliment. La manière dont les pigeons boivent, a fourni aux naturalistes un assez bon caractère pour distinguer cette nombreuse famille d'une autre famille très voisine, celle des passereaux. Lorsque ces derniers veulent étancher leur soif, ils prennent de l'eau dans la mandibule inférieure de leur bec, et la font couler dans la gorge en élevant avec promptitude la tête presque verticalement. Les pigeons, au contraire, plongent le bec dans l'eau, et aspirent pour l'ordinaire d'un seul trait toute la quantité de boisson dont ils ont besoin.

Lorsqu'ils ont fait passer ainsi dans leur jabot et des graines et de l'eau, la digestion commence: les matières solides se laissent pénétrer, gonfler, amollir par les liquides. Une sorte de macération, puis de première division ont lieu, non tout à la fois, mais successivement, et par petites portions de la masse alimentaire; au bout d'une à deux heures, de faibles quantités de cette même masse alimentaire sont dirigées vers l'estomac. Là, elles éprouvent une trituration véritable, une extrême division par les contractions puissantes des couches musculaires et épaisses qui forment les parois de la cavité stomacale. L'action de l'estomac devient d'autant plus efficace et

complète, quel oiseau aura été à même d'ingérer dans la cavité de ce viscère, des petits fragmens de pierre, des grains de sable. C'est pour cela qu'il est d'une véritable importance pour la santé des pigeons de volière de leur donner des vases remplis de terre végétale. Le sel marin agit alors aussi, mais comme substance stimulante et du jabot et de l'estomac. Après l'action de l'estomac, la pâte alimentaire éprouve celle des diverses portions de l'intestin; elle est convertie en chyme, puis une partie en chyle, et l'autre partie, toujours plus considérable, parcourt tout le tube digestif, et est à la fin rejetée au dehors à l'état de fienteou de matière fécale et d'urine.

C'est de cette manière que tous les alimens qui avaient été introduits dans le jabot, sont ensuite soumis par proportion, aux diverses régions du tube digestif, et que la digestion s'en opère successivement. Il faut pour l'ordinaire plusieurs heures pour qu'elle soit complète, quoiqu'elle s'exécute néanmoins assez promptement, eu égard à la nature des matières à digérer. Le pigeon a l'estomac chaud, est un proverbe vrai, et qui exprime l'espèce de célérité avec laquelle les divers tems de la digestion s'accomplissent chez lui.

Pendant la première période de l'acte digestif, lorsque les graines sont encore toutes dans le jabot, l'oiseau sent évidemment ses forces remontées, et ses actions le témoignent souvent. Mais si la quantité de graines ingérée est un peu considérable, ou si rien ne stimule, n'inquiète, ne tourmente l'animal, il paraît alors assez disposé au repos, même au sommeil. Plus tard, lorsque la digestion tire à sa fin, que l'appétit commence à se réveiller, alors surtout il commence à exercer d'une manière spéciale ses organes desons, à manifester des phénomènes d'intelligence et de sentiment, et à exécuter diverses actions locomotrices.

Le mobile principal de toutes les exertions organiques qui ont lieu en lui, est de satisfaire ses besoins, et un certain penchant à vivre dans la société de ses semblables, penchant qui dérive et du degré d'intelligence et de l'étendue des affections dont il est susceptible.

Pour lui, le premier des sens est, sans aucune contestation possible, le sens de la vue. Obligés par leurs besoins, de parcourir les airs, de descendre à terre pour y chercher leur nourriture, de se rendre au bord des eaux pour se désaltérer et se baigner. Le pigeon de colombier, ainsi que le pigeon

sauvage, dépourvus d'armes réelles, soit pour attaquer, soit pour se défendre, resteraient exposés aux dangers trop assurés de la poursuite des oiseaux de proie, s'ils ne possédaient, dans l'étendue, la vivacité, la perfection de leur vue, un moyen de conservation. Leurs yeux jouissent en outre d'une mobilité très grande dans les cavités orbitaires, et se dirigent à la volonté de l'animal, dans toutes les directions. Mais la vue trouverait encore des obstacles à s'exercer vers tel ou tel point, obstacles qui proviennent surtout de la situation des yeux sur les côtés de la tête, si l'oiseau ne savait prendre certaines attitudes, et s'il n'était le maître de faire mouvoir les deux paupières de chaque œil, ce qui lui fournit de nouveaux moyens d'écarter les rayons lumineux qui troubleraient la vision, et en même tems de recevoir seulement ceux qui lui apportent l'image des objets qui peuvent être dans certaines directions. Ainsi, pour reconnaître si au-dessus de sa tête, mais en arrière, dans les airs, il ne plane pas quelque ennemi, le pigeon abaisse et allonge un peu le cou, relève en même tems la tête sur le cou, et dirigeant alors ses yeux en haut derrière lui, peut ainsi découvrir de quel danger il est menacé.

Après le sens de la vue, celui de l'ouïe prend rang pour l'importance. Il paraît cependant peu développé, pourrait-on dire. On ne ferait pas attention alors qu'il faut distinguer entre l'étendue et la délicatesse d'action d'un appareil d'organes, des yeux, des oreilles, une langue, etc., peuvent être capables les premiers d'une vue longue, perçante; les seconds d'une ouïe qui perçoit les sons les plus éloignés, les plus faibles, etc., et cependant avoir une structure très simple; mais, s'ils devaient avoir en outre une action assez délicate pour percevoir une foule de modifications dont la lumière, dont la vibration de l'air sont susceptibles, dès lors l'organisation des sens devient plus complexe. L'ouïe du pigeon peut donc lui rendre de grands services, quelle que soit l'unité, qu'on me permette cette expression de son organisation; puisque c'est pour ainsi dire de bruit seul dont il s'agit pour lui. Ce n'est que, dans un âge déjà avancé, que cet oiseau apprend qu'il ne doit pas s'émouvoir pour le sifflement du vent, pour le choc des branches d'arbres; mais réserver ses craintes et ses moyens de salut quand le claquement des ailes, le cri aigre, ou le sifflement de ses ennemis parvient à son oreille, on ne cite que quelques exemples de pigeons adultes, qui se soient

montrés sensibles à la musique, probablement à cause de la simplicité de l'appareil auditif. La musique ne paraît sur le plus grand nombre que l'effet d'un bruit confus. Qu'arrive-t-il donc lorsqu'un de ces oiseaux devient sensible aux sons d'un instrument, comme ce pigeon qui ne manquait jamais d'être attiré sur la fenêtre de l'appartement, où une jeune fille jouait sur un piano un air de Handel. Chaque fois qu'il l'entendait, il quittait tout, même son nid, et c'était bien uniquement pour la musique ; car nulle autre chose n'avait le droit de le faire venir, ou le retenir. Le chant *spère* agissait sur l'organe de l'oiseau à la manière d'un son unique, mais agréable et séduisant.

M. Laporte n'a pas fait d'observation sur l'odorat des pigeons, sinon qu'il n'a jamais pu reconnaître par aucun signe quand ils reçoivent quelque sensation par les fosses nasales.

Mais ils perçoivent assurément de nombreuses impressions par le contact, avec les objets environnans, et par l'organe des saveurs, la langue. Ils n'en tirent pas un parti moins important pour leur conservation, quoique ces deux sens n'agissent que sur les objets très rapprochés. Ainsi, on les voit se comporter différemment selon que pèse sur eux une atmosphère sèche et humide, calme ou orageuse, chaude ou froide, etc. ; ils montrent toujours beaucoup de défiance, lorsqu'on leur présente une espèce de graine qu'ils ne connaissent pas. Mais si le besoin ou la curiosité, éveillée par la gourmandise, les presse un peu, on les voit saisir, lâcher, ressaisir à différentes fois cette graine, et ne l'avalier enfin qu'après de longs tâtonnemens, beaucoup d'hésitation, une sorte d'essai par une application répétée à l'organe du goût.

On ne les habitue à boire des eaux minérales qu'en les privant tout-à-fait d'eau commune. Ils montrent une répugnance extrême pour les substances vireuses ou amères. On a fait avaler à des pigeons pris pour sujet d'expérience différentes matières dont les moindres qualités étaient une amertume désagréable. Ils témoignaient par leurs mouvemens généraux, par le soin d'essuyer sans relâche leur bec, par des efforts pour repousser cette matière, par le rejet ou même le vomissement du corps si péniblement savoureux, combien l'organe du goût était affecté vivement. Il y a plus, lorsqu'on fait prendre un extrait amer à un biset adulte, mâle, ro-